

Père Joël Guibert



L'ABANDON À DIEU,
UN CHEMIN DE PAIX
à l'école de la petite Thérèse

Collection
Carmel Vivant

L'ABANDON À DIEU, UN CHEMIN DE PAIX à l'école de la petite Thérèse

Père Joël Guibert

Préface du Père Jean-Gabriel Rueg, o.c.d.

Qui d'entre nous n'aspire à la sérénité, à une plus grande paix intérieure? Le message de Thérèse de Lisieux, baigné de confiance et d'abandon en Dieu, se veut une réponse à cette attente.

« Docteur ès sciences spirituelles », Thérèse se fait aussi « docteur » des âmes fatiguées, angoissées. Elle le peut car elle a été, comme beaucoup, « cabossée » par la vie, mais aussi et surtout parce qu'elle s'est laissée entraîner par Dieu dans une renaissance féconde.

Chers lecteur et lectrice, si vous avez une âme de chercheur de paix, si vous êtes en attente d'un second souffle dans l'Esprit, mettez votre main dans celle de la petite Thérèse: avec ses mots simples, sa sagesse de la vie, sa connaissance de l'amour de Jésus, elle vous conduira vers **l'abandon en Dieu, un chemin de paix**. « *Je vous enseignerai comment vous devrez naviguer sur la mer orageuse du monde avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son Père le chérit et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger.* » (Thérèse).



Le père Joël Guibert, l'auteur de « Renaître d'en Haut », est prêtre du diocèse de Nantes. Après avoir été curé de paroisse, il est désormais détaché par son évêque pour la prédication de retraites.

 Éditions du Carmel

PÈRE JOËL GUIBERT

L'ABANDON À DIEU,
UN CHEMIN DE PAIX

à l'école de la petite Thérèse

ÉDITIONS DU CARMEL
COLLECTION CARMEL VIVANT

2014

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'amour si des créatures usent de leur liberté dans le sens du mal ?

L'homme parfaitement libre, même s'il travaille à détruire le dessein d'amour de Dieu, y collabore pourtant indirectement, puisque Dieu est capable de se servir mystérieusement du mal commis, en vue d'un plus grand bien : « Dieu est le maître de l'histoire. Mais, malgré cela, il l'a conçue de manière à laisser la liberté jouer son rôle. Il est ainsi possible que je m'écarte de son plan sur moi [...] Dieu d'une part, accepte pleinement la liberté et, d'autre part, il est si grand qu'il peut transformer la défaillance et la destruction en nouveau commencement qui dépasse même le premier et apparaît plus grand et meilleur¹⁴. »

Peut-on dire la même chose à propos du travail de sape des anges déchus, les démons ? Oui, c'est le paradoxe relevé par Goethe dans cette formule ciselée : « [Satan], celui qui veut toujours le mal et qui fait toujours le bien¹⁵. » Le diable et sa bande ont beau faire du ravage, leur action maléfique est « intégrée » dans le plan mystérieux du salut : « Même de ceux qui ne font pas ce qu'il veut, Dieu, lui, fait ce qu'il veut¹⁶. » Il faut longuement contempler le Christ Vainqueur du mal pour accéder à de si étonnantes perspectives !

1.3 Dans son plan d'amour bienveillant sur ma vie, Dieu « veut »-il le mal qui m'arrive ?

Voici que la volonté de Dieu est maintenant convoquée devant le tribunal du mal et de la souffrance : « *Si Dieu le Père Tout-puissant prend soin de toutes ses créatures, pourquoi le mal existe-t-il ?* » ; « *Comment croire en un Dieu qui semble ne rien faire lorsque la souffrance frappe notre vie ou celle du monde ?* » Le questionnement n'a rien d'abstrait et n'est surtout pas éloigné de notre sujet ; il nous conduit au cœur même de la

démarche d'abandon : Comment pourrais-je m'abandonner en un Dieu qui me voudrait, ne serait-ce qu'une once de mal, ou qui se servirait de la souffrance pour mieux me casser ? S'abandonner au dessein providentiel de Dieu n'est envisageable qu'à la condition d'un Dieu « Innocent du mal » et « Vainqueur du mal ». Contemplons maintenant l'Amour de Dieu aux prises avec le mal et la souffrance.

1.3.1 L'amour de Dieu est déraisonnable

La divine pédagogie de la Providence, qui ne veut pas le mal mais s'en sert pour un plus grand bien, paraît déconcertante au premier abord. Pour mieux la comprendre, laissons-nous toucher par l'Amour déraisonnable de notre Dieu.

Le premier mot de l'Amour authentique réside dans ces mots adressés à l'aimé : « Je t'aime tellement que je te veux libre de m'aimer en retour. » Dans son Amour, Dieu, pourtant tout-puissant, se fait « mendiant » de notre réponse : « Dieu a aussi son enfer, c'est son amour pour les hommes », affirmait l'athée Nietzsche. À ce propos, notre mentalité moderne n'est pas à une contradiction près ; elle exige d'une part que Dieu laisse aux hommes la liberté absolue, tout en Lui reprochant vertement de ne pas descendre de son ciel pour corriger les brutes qui font du mal : « S'il y avait un bon Dieu, il n'y aurait pas tout ce mal dans le monde ! »

Dieu aime à ce point notre liberté que, dans sa miséricorde « déraisonnable », il va préférer « l'Incarnation » à une « bonne correction » ! Je m'explique... lorsqu'un de nos enfants a cassé volontairement la vitre du voisin, nous réagissons spontanément en exigeant qu'il ne recommence pas ce genre de méfait. Dieu, « ayant aimé les siens jusqu'au bout » (Jn 13, 1), ne répare pas l'alliance brisée de manière « extérieure », par une simple

« paire de baffes » ! Dans son amour déraisonnable, sans aucun paternalisme, Dieu, l'Innocent du mal, préfère se laisser emprisonner avec le pécheur croupissant dans sa prison ; il espère ainsi apprivoiser, guérir et transfigurer « de l'intérieur » la liberté humaine, plutôt que de lui offrir une simple amnistie qui ne changerait pas son cœur¹⁷ : « Jérusalem, toi qui tués les prophètes et lapides [...] combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et vous n'avez pas voulu » (Mt 23, 37). Oui, Dieu est vraiment fou de choisir l'Incarnation à une bonne correction ; notre drame est de le soupçonner de ne pas nous aimer et de ne pas considérer son trop grand amour pour nous !

1.3.2 Dieu, tu veux le mal ou pas ?

Le terrain quelque peu déminé, essayons maintenant de confronter plus directement la volonté de Dieu avec le mal et la souffrance : Dieu « ne veut pas » le mal ; mais parce qu'il veut des créatures libres, il « veut » le permettre ; et enfin, selon son plan providentiel, il « veut s'en servir » en vue d'un plus grand bien. Reprenons ces trois propositions.

Dieu ne veut jamais le mal. Dieu est fondamentalement Bon, il n'y a en lui aucune volonté plus ou moins secrète de nous en faire baver de manière sadique : « Nul n'est bon que Dieu seul » (Mc 10, 18). De plus, le mal et la souffrance ne font absolument pas partie de son projet Créateur¹⁸. Enfin, en promulguant les dix commandements, Dieu manifeste clairement qu'il ne veut absolument pas le mal que ses créatures commettent. Mais dans son Amour fou, il va « intégrer » ce mal dans son projet providentiel. Il est bien évident que sur le terrain pastoral, on ne pourra pas toujours annoncer d'emblée ce message révolutionnaire du « recyclage » des drames de la vie dans le plan providentiel de Dieu. Il faudra peut-être même se taire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tomber dans le piège d'un certain « providentialisme » : vouloir absolument tout comprendre du plan providentiel de Dieu sur nos vies, prétendre déchiffrer la « raison providentielle » qui se cache derrière tous les événements. Avancer dans l'abandon en Dieu aura toujours un air de « clair-obscur ». On peut même se demander si cette envie farouche de tout décoder des intentions de Dieu à travers les diverses situations, ne dissimulerait pas une certaine volonté de puissance : « Dieu, j'exige que tu me rendes compte de tes intentions cachées derrière tout ce qui m'arrive et jusque dans les moindres détails ! » L'abandon en Dieu offre certes de grandes lumières pour vivre, mais jamais la pleine lumière. Il faudra s'abandonner à Dieu « dans la foi » : « L'Église, dans le monde actuel, parle d'un mystère de l'histoire humaine, qui ne peut être perçu que par la foi³⁹. »

3.1.2 Pas toujours être compris !

Oser l'abandon, non seulement nous devons consentir à l'inconfort de ne pas tout comprendre mais aussi à l'embarras de ne pas toujours être compris par notre entourage. Le dessaisissement de soi en Dieu permet de goûter à la joie et la sérénité, expérience qu'on ne voudrait surtout pas garder pour soi. Et c'est là que le fruit délicieux de l'abandon aura un goût amer : ce « bonheur » qui s'impose à nous, ne semble pas vraiment s'imposer aux autres, même à nos proches, douloureuse joie ! Joie atteinte par la douleur du non-accueil de l'entourage, mais joie non éteinte par elle, « il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1, 11).

Comment expliquer cette incompréhension, cette méfiance éventuelle de l'entourage devant une telle attitude spirituelle ?

La mentalité actuelle du « risque zéro » peut l'expliquer pour une large part. Avec cette obsession de toujours préparer nos

arrières, de se capitaliser toujours plus de sécurités (quelles fausses sécurités, soit dit en passant !), il paraît déraisonnable aujourd'hui d'oser l'aventure de la confiance : « Faut vraiment pas avoir les pieds sur terre pour oser croire à la Providence ! »

D'autre part, l'homme moderne a vécu un tel concentré d'événements violents – les deux guerres mondiales, les conflits en Bosnie, les atrocités du marxisme, Hiroshima, Tchernobyl – qu'il finit par douter des intentions d'amour de Dieu et de la bonté même de l'homme : « L'espérance est ébranlée par le pessimisme quant à la bonté même de la nature humaine, et ce pessimisme est la source de l'accroissement des angoisses et des afflictions⁴⁰. » Croire, vivre dans l'abandon à la Providence de Dieu serait devenu aujourd'hui, non seulement décalé, mais déplacé !

Le chrétien qui ose aujourd'hui l'abandon doit se préparer sereinement à être l'objet à la fois d'admiration et d'une certaine ironie. Décalage pas toujours facile à porter, nous dit saint Paul : « Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants » (1 Co 1, 20-21).

3.2 L'abandon est le fruit délicieux de l'amour... L'amour est le fruit délicieux de l'abandon !

Si le mystère de la Providence est le porche qui introduit dans l'abandon, l'amour en sera la clé qui l'ouvrira de part en part. Thérèse dit que « l'abandon est le fruit délicieux de l'amour⁴¹ ». Nous pourrions tout à fait regarder par l'autre bout de la lorgnette et dire que l'amour est le fruit délicieux de l'abandon : « Le saint abandon, étant la conformité parfaite, amoureuse et

filiale, ne peut venir que de la charité ; mais il en est le fruit naturel, de sorte qu'une âme parvenue à vivre d'amour vivra aussi d'abandon. C'est en effet, le propre de l'amour d'unir étroitement l'homme à Dieu⁴². »

La personne qui s'abandonne progressivement à Dieu constatera que Dieu s'abandonne progressivement à elle : « Dieu ne force pas notre volonté, il prend ce que nous Lui donnons. Mais il ne se donne pas complètement tant que nous ne nous sommes pas donnés à Lui d'une manière absolue. Comme cette vérité est extrêmement importante⁴³. » L'âme, en s'abandonnant, ne reçoit pas seulement quelques grâces spirituelles de la part d'un Dieu qui se sentirait redevable devant une telle piété. Les « Trois » ne font rien de moins que de nous introduire dans leur abandon mutuel d'amour. L'âme confiante participe à l'abandon d'amour du Père à son Fils, « le Père aime le Fils et a tout remis entre ses mains » (Jn 3, 35) ; à l'abandon d'amour du Fils à son Père, « le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire au Père » (Jn 5, 19) ; à l'abandon d'amour de l'Esprit au Père dans le Fils qui est « la Personne-Amour. Il est personne-Don⁴⁴. » Présenter « l'abandon en Dieu » uniquement comme une démarche pieuse et marginale, serait non seulement un peu court, mais méconnaîtrait lourdement la « mystique » du baptême.

La personne qui s'engage donc sur la voie de l'abandon verra progressivement l'amour et la vie même de Dieu se déployer en elle. Mais ces fruits délicieux de l'abandon ne doivent pas être recherchés pour eux-mêmes, pour un pur confort personnel. Notre unique souci doit être de nous unir le plus étroitement possible à la volonté de Dieu, les fruits seront accueillis comme un surcroît, « la cerise sur le gâteau » ! Évoquons seulement quelques-uns de ces fruits de l'abandon, afin de provoquer ou

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

émotions négatives ; car en retour, c'est notre être tout entier, émotions comprises, que la Grâce veut pénétrer.

Sans aucunement béatifier toutes les émotions négatives qui peuvent nous traverser sur le moment, il faut au moins les accueillir, c'est-à-dire les reconnaître et, si besoin est, les crier, à la mesure de la douleur : « Pour être normaux, pour nous conserver en bonne santé, nous ne devrions pas nous modeler sur le sage mais sur l'enfant, nous rouler par terre et pleurer toutes les fois que nous en avons envie [...] Pour avoir désappris les larmes, nous sommes sans ressources. Nous devrions avoir la faculté de hurler un quart d'heure par jour au moins : il faudrait même que l'on créât à cette fin des hurloirs [...] si nous tenons à un minimum d'équilibre, remettons-nous au cri⁴. »

En compagnie de Thérèse, sans prétendre répertorier tous les sentiments inconfortables causés par une situation dérangement, nous pouvons au moins pointer les plus fréquents. Cela pourra aider le lecteur à repérer sa manière de réagir devant les événements contrariants et peut-être apaiser certains souvenirs du passé enfouis un peu trop rapidement dans l'inconscient.

- **La colère.** Lorsque nous venons de recevoir une piqûre d'épingle de la part d'une personne, dans un premier temps, nous pouvons ressentir un agacement, voire une colère : « Le premier coup de la colère, ce premier choc dont l'âme est ébranlée à la pensée d'une offense » disait le philosophe Sénèque. Les saints ont appris progressivement la paix, fruit de l'abandon, mais la nature demeure. Thérèse, sainte de la patience, confie son irritation face à sœur Marie de Jésus qui, dans le silence de l'oraison du soir, faisait crisser son ongle sur ses dents. Thérèse ne nie pas cette émotion d'agacement qui monte progressivement en elle : « J'essayais de m'unir au Bon Dieu, d'oublier le petit bruit [...] Tout était inutile, je sentais la sueur qui m'inondait et j'étais obligée de faire simplement une oraison de souffrance, mais tout en souffrant [...] je cherchais à le faire non pas avec agacement, mais avec joie et paix, au moins dans l'intime de l'âme [...] or ce voisinage éprouvant dura longtemps, et mon oraison se passait à offrir ce concert à Jésus⁵. »
- **Le sentiment d'angoisse.** Voilà un sentiment bien pénible en lui-même et souvent cause de culpabilité qui en ajoute à la peur elle-même. Thérèse nous dit très sereinement que nous ne pourrions pas échapper à l'angoisse, elle fait partie de la

vie humaine, elle fait même partie de la montée dans l'Esprit : « Aimer, c'est se livrer à toutes les angoisses. »

- **L'amour-propre.** Lorsque nous sommes blessés par une personne ou une situation, l'amour-propre – pas vraiment propre d'ailleurs – peut se glisser dans nos réactions. Alors que Thérèse approche de la fin du noviciat, elle apprend que ses responsables ont décidé de retarder sa profession religieuse. Voici ce qu'elle découvre d'elle-même : « Je dus attendre encore huit mois ! Au premier moment, il me fut bien difficile d'accepter ce grand sacrifice ; mais bientôt la lumière se fit dans mon âme [...] un jour, pendant l'oraison, je compris que mon vif désir de faire profession était mélangé d'un grand amour-propre ; puisque je m'étais donnée à Jésus pour lui faire plaisir, le consoler⁶. »
- **L'inquiétude devant une tâche à accomplir.** Le travail nous confronte souvent à des tâches nouvelles qui nous donnent l'impression d'être incapable ! Thérèse n'a pas échappé à ces réactions, lorsqu'elle se voit confier la tâche difficile de maîtresse des novices. Elle confie, très simplement, qu'elle se sent dépassée par les événements : « Je vis tout de suite que la tâche était au-dessus de mes forces, alors je me suis mise dans les bras de Bon Dieu comme un petit enfant et cachant ma figure dans ses cheveux, je Lui ai dit : Seigneur, je suis trop petite pour nourrir vos enfants⁷. »
- **Les sécheresses.** Un disciple du Seigneur pourra difficilement faire l'économie des sécheresses dans sa vie de foi. Thérèse a connu de brefs moments d'emprise puissante de l'Esprit, mais la plupart du temps, ce fut l'aridité : « Je commençais mon Chemin de Croix, et voici que tout-à-coup, j'ai été prise d'un si violent amour pour le bon Dieu [...] Pour moi, je ne l'ai éprouvé qu'une fois et qu'un seul instant, puis je suis retombée aussitôt dans ma sécheresse habituelle⁸. » Rassurant pour nous, qui sommes souvent paniqués dès que nous traversons le moindre désert !
- **L'envie de se comparer.** La sainte de la voie d'enfance a confié avec beaucoup de simplicité qu'elle n'était pas à l'abri des tentations de jalousie. Après avoir expliqué à mère Marie de Gonzague, dans son dernier manuscrit, qu'il peut nous arriver de regarder d'un mauvais œil la personne qui répète l'une de nos trouvailles sans en indiquer la source, Thérèse ajoute : « Ma Mère, je ne pourrais si bien vous expliquer ces tristes sentiments de nature, si je ne les avais sentis dans mon cœur et j'aimerais à me bercer de la douce illusion qu'ils n'ont visité que le mien si vous ne m'aviez ordonné d'écouter les tentations de vos chères petites novices⁹. »
- **Le dégoût, la conscience douloureuse de son péché.** Nous imaginons trop facilement que les saints vivent la croix aussi facilement qu'un surfeur épouse une vague. Thérèse enseigne qu'à certaines heures, nous ne devons pas nous étonner ou nous culpabiliser de ne ressentir que dégoût, accablement : « Jésus a souffert avec tristesse ! Sans tristesse est-ce que l'âme souffrirait¹⁰ ! »
- **Le sentiment de piétiner dans les voies de Dieu.** L'épreuve de la vie spirituelle sera la découverte de notre grande lenteur, voire de notre stagnation dans les voies de la vertu. Palier salutaire, car il « oblige » à se laisser sauver par un Autre ; mais

conversion ô combien douloureuse : « Il y a bientôt neuf ans que je suis dans la maison du Seigneur. Je devrais donc être déjà avancée dans les voies de la perfection, mais je suis encore au bas de l'échelle ; cela ne me décourage pas¹¹. »

- **Le mal-être psychologique.** Thérèse mérite vraiment le titre de « Docteur », à cause de la justesse de sa doctrine, mais aussi parce qu'elle connaît si bien les remèdes à nos maladies qu'elle a traversées, jusqu'à des difficultés psychiques. À propos de sa maladie des scrupules qui durera quinze mois, de fin mai 1885 à la mi-octobre 1886, elle écrira : « Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre, dire ce que j'ai souffert pendant un an et demi me serait impossible... Toutes mes pensées et mes actions les plus simples devenaient pour moi un sujet de trouble, je n'avais de repos qu'en les disant à Marie¹². »
- **Le mal-être physique.** À l'époque de Thérèse, la tuberculose n'était pas soignée avec nos moyens actuels efficaces qui en atténuent grandement les souffrances. Il est terrible, paraît-il, de périr par étouffement. À plusieurs reprises, Thérèse agonisante manifeste la hantise de mourir étouffée : « Quand est-ce que je vais être tout à fait étouffée !... Je n'en puis plus ! Ah ! Qu'on prie pour moi !... Jésus ! Marie !¹³ »

2.3 Accueillir le sentiment d'impuissance, de petitesse face à la situation

Une visite inattendue, une activité nouvelle à entreprendre, un clash qui nous atteint, la contradiction d'un proche, un deuil... tout ceci peut déclencher une palette d'émotions difficiles à porter. Et ce petit ou grand « bombardement » intérieur va provoquer un sentiment d'impuissance, la perception âpre de notre petitesse, l'impression d'être dépassé.

Là encore, il ne faut pas avoir peur « d'accueillir » ce sentiment diffus de petitesse et d'impuissance, non comme un handicap ou une tare, mais plutôt comme une « occasion favorable » (Rm 1, 10). Thérèse enfonce même le clou, puisqu'elle va jusqu'à dire que, parmi les plus grandes grâces reçues de la part de Dieu, « la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance¹⁴. » Cela peut nous étonner, voire nous scandaliser : « Qu'on se sente un peu débordé à certaines heures, c'est sans doute bon pour nous ramener à la réalité, mais aller jusqu'à confesser que la conscience de sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plier. Il n'a pas peur de se rompre, car il a été planté au bord des eaux ; au lieu d'aller toucher la terre quand il plie il ne rencontre qu'une onde bienfaisante qui le fortifie et lui fait désirer qu'un autre orage vienne à passer sur sa frêle tête. C'est sa faiblesse qui fait toute sa confiance, il ne saurait se briser puisque, quelque chose qui lui arrive, il ne veut voir que la douce main de son Jésus⁴⁴. » Et comme Thérèse n'a pas peur de nous entraîner en haute mer, elle va jusqu'à voir la main de Jésus derrière celle, « moins douce », des personnes volontairement blessantes : « Quand c'est le doux ami [Jésus] qui pique lui-même sa balle, la souffrance n'est que douceur, sa main est si douce !... Mais les créatures !... Celles qui m'entourent sont bien bonnes, mais il y a je ne sais quoi qui me repousse !... Je ne puis vous faire d'explication, comprenez votre petite âme. Je suis pourtant BIEN heureuse, heureuse de souffrir ce que Jésus veut que je souffre, s'il ne pique pas directement sa petite balle, c'est bien lui qui conduit la main qui la pique⁴⁵. »

On dira que « tout cela c'est bien beau, mais que c'est loin d'être évident ! » C'est tout à fait vrai pour deux raisons : d'une part parce que l'abandon n'est pas inné, il faut parfois des années pour s'en remettre enfin à la volonté de Dieu⁴⁶. D'autre part, non seulement l'abandon, « *c'est pas évident !* », mais c'est impossible pour l'homme livré à ses seules forces. L'abandon est un don de Dieu, à chacun de se disposer à le recevoir, en « levant son petit pied » à travers les petites contrariétés de la vie quotidienne.

3.2.2 *Faire confiance à la Providence qui comble*

La Providence ne refonde pas la personne uniquement selon un mode « curatif », quelque peu onéreux, elle désire aussi combler de ses bienfaits, en agissant pour notre bien, à notre avantage : « Avec ceux qui l'aiment, Dieu collabore en tout pour

leur bien, avec ceux qu'il a appelés selon son dessein » (Rm 8, 28). L'abandon va donc nous faire toucher du doigt les attentions délicates d'un Dieu qui allège, ouvre des impasses, apporte paix au cœur de la croix.

- **L'action multiforme de la Providence dans nos vies**

Pour faire confiance, pour mieux nous abandonner, il est bon de connaître ce dont Dieu est capable pour nous. Pour beaucoup, l'action de la Providence de Dieu se limite à nous aimer de loin, éventuellement à nous inspirer de bonnes idées, mais ça s'arrêterait là ! Une certaine théologie de la Providence n'a peut-être pas échappé à cette réduction⁴⁷. Mais de toute manière, les fausses images de Dieu véhiculées par notre inconscient, se sont chargées d'éloigner la Providence de notre vie concrète. Pour mieux soigner ces fausses conceptions de Dieu, rien de mieux que de porter un regard admiratif sur les possibles de son action multiforme... pour peu qu'on le laisse faire, bien sûr !

– L'Esprit pourra m'inspirer personnellement : « Je crois tout simplement que c'est Jésus Lui-même caché au fond de mon pauvre petit cœur qui me fait la grâce d'agir en moi et me fait penser tout ce qu'Il veut que je fasse au moment présent⁴⁸. »

– L'Esprit pourra inspirer une autre personne, afin qu'elle nous aide, ouvre une issue favorable, sans d'ailleurs qu'elle soit au courant de nos besoins : « Ne nous laissons pas de prier, la confiance fait des miracles et Jésus a dit à la bienheureuse Marguerite Marie : Une âme juste a tant de pouvoir sur mon cœur qu'elle peut en obtenir le pardon pour mille criminels⁴⁹. »

– L'Esprit pourra agir aussi « dans » l'événement. Il est bon de rappeler cette affirmation dans un monde qui considère indécent qu'un Dieu puisse s'immiscer dans le monde, « bousculant » au passage les lois naturelles : « Alors que les anciens hérétiques

cherchaient à protéger Dieu contre toute promiscuité avec l'homme, notre temps cherche à protéger l'autonomie du monde contre une intervention divine, jugée inadmissible.⁵⁰ »

– Enfin, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, prenons garde à ne pas mettre la main sur la Providence de Dieu qui demeurera toujours libre dans ses plans, tout en agissant toujours pour notre bien : « L'Esprit Saint m'a toujours contrarié... mais en mieux », confiait avec humour le père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus. L'abandon ne donne pas « droit » à des exigences – « gagner le tiercé tous les jours et dans l'ordre, je veux ! » – il donne droit à « gagner » la sainte volonté de Dieu ! C'est ainsi que Dieu n'exaucera pas forcément l'âme abandonnée sur tel point précis, mais il lui donnera l'Esprit de force et de paix pour tenir dans la situation qui est la sienne : « Mon cœur est plein de la volonté du bon Dieu, aussi, quand on verse quelque chose par-dessus, cela ne pénètre pas à l'intérieur ; c'est un rien qui glisse facilement, comme l'huile qui ne peut se mélanger avec l'eau. Je reste toujours au fond dans une paix profonde que rien ne peut troubler⁵¹. »

- **Oser croire aux cadeaux de la Providence**

Ce n'est pas sans risques de lancer des personnes « à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour⁵² », d'oser leur proposer l'abandon à la Providence afin que non seulement cette dernière puisse les « inspirer » mais encore « agir » dans leur vie. Ne risque-t-on pas ainsi de susciter une certaine recherche du « miraculeux », du « merveilleux » ? La tentation de voir des interventions du Saint-Esprit partout, de confondre l'Esprit Saint avec nos propres idées existe effectivement, mais ce danger est tout aussi néfaste que celui « d'éteindre l'Esprit » (1 Th 5, 19), sous prétexte qu'il ne faudrait pas de débordement ! Si nous prenons le soin de regarder sereinement « la pastorale

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Avec un peu de lucidité, nous voudrions sortir de l'amertume de la révolte qui rend la vie bien âcre. C'est ainsi que la question se posera de manière nouvelle : « Et pourquoi pas l'abandon ? »
- À l'étape suivante, nous nous présenterons sur le seuil de l'abandon, mais avec une certaine résignation : « Je dis oui avec ma tête, mais finalement je subis intérieurement les événements. »
- Nous allons chercher alors à nous livrer davantage dans l'amour à la volonté de Dieu, mais nous allons encore « calculer ». Face aux événements, nous calculerons tout de même le rapport qualité/prix de ce qui nous arrive : « Oui, je veux bien m'abandonner en ceci... mais pour cela, un peu moins, et là, encore moins ! »
- Nous sommes tout près du grand saut dans l'abandon, mais un fil nous retient encore : notre moi qui se regarde encore trop en train de s'abandonner.
- Et ce sera enfin le plongeon dans « l'abandon abandonné », notre volonté sera littéralement « hypnotisée » par le bon vouloir de Dieu. Certes, nous ne deviendrons pas insensibles aux peines de la vie, mais notre cœur sera arrimé plus profondément que l'événement lui-même, en Dieu : « Cette parole de Job : Quand même Dieu me tuerait j'espérerais encore en lui (Jb 13, 15) m'a ravie dès mon enfance. Mais j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon. Maintenant j'y suis ; le bon Dieu m'y a mise, il m'a prise dans ses bras et m'a posée là⁷⁶. »

L'évocation de ces différentes étapes de la petite voie aide à mieux repérer deux ressorts secrets de cette dernière phase qu'est l'abandon : nous serons tout d'abord appelés à aimer notre « lenteur » à nous livrer et ensuite à désirer entrer dans « l'indifférence amoureuse ».

4.2.2 Aimer notre « lenteur » à nous abandonner

Comme le titre ce livre, l'abandon est un « chemin ». Que notre rythme à entrer dans cette voie d'enfance ressemble à celui d'un « TGV », ou à celui d'un « train de sénateur », nous devons consentir à en respecter les étapes incontournables, et donc à donner du temps au temps. Dans les élans généreux des débuts, nous décidons de notre vitesse de croisière, mais des « ennuis de moteur » nous obligeront, douloureusement mais fort heureusement, à remettre la conduite et la vitesse de notre abandon à l'Esprit qui sait mieux que nous ce dont notre moteur

est capable.

Ça paraît très libérant d'envisager de manière si positive notre lenteur, mais dans l'expérience, c'est assez crucifiant pour notre image de marque ! Dieu, constatant notre détermination à entrer dans la voie d'enfance, va se servir de notre lenteur à nous abandonner pour mieux enraciner l'humilité, fondement de tout itinéraire spirituel : « Voilà bien le caractère de Jésus. Il donne en Dieu mais il veut l'humilité du cœur⁷⁷. » En effet, si l'abandon est par définition décentrement de soi pour se centrer en Dieu, il appelle de manière pressante la reine des vertus qu'est l'humilité. Pour nous maintenir dans cette attitude, Dieu va permettre que nous sentions notre grande pauvreté à nous livrer. Ainsi, nous ne pourrons jamais tirer orgueil de nous abandonner à Dieu : « Et si le bon Dieu vous veut faible et impuissante comme un enfant... Croyez-vous que vous aurez moins de mérite ?... Consentez donc à trébucher à chaque pas, à tomber même, à porter votre croix faiblement, aimez votre impuissance, votre âme en retirera plus de profit que si, portée par la grâce, vous accomplissez avec élan des actions héroïques qui rempliraient votre âme de satisfaction personnelle et d'orgueil⁷⁸. » Il est bien évident que Dieu souffre de notre lenteur à nous livrer⁷⁹, empressé qu'il est de se livrer à nous, mais sa Sagesse va jusqu'à utiliser notre lenteur pour servir la qualité, la pureté de notre abandon. Providence divine, comme tu es pleine d'humour et d'Amour !

4.2.3 L'abandon ou « l'indifférence amoureuse »

Le chemin de l'abandon va nous conduire progressivement à une certaine « indifférence » : « Si vous saviez combien je veux être indifférente aux choses de la terre⁸⁰. » Voilà bien une autre expression qui a besoin d'être rechargée de sens, tellement elle évoque pour nos contemporains le contraire d'une vie spirituelle

épanouie, joyeuse, vivante, désireuse.

- **Indifférence, mais « indifférence amoureuse »!** La sainte indifférence est une expression chère à la tradition spirituelle. Saint Ignace de Loyola en a si bien défini les enjeux, dans ses Exercices. La vie en Dieu consiste à « nous rendre INDIFFÉRENTS à toutes les choses créées » afin de nous fixer sur la volonté de Dieu, socle vital, « pour choisir uniquement ce qui nous conduit davantage à la fin pour laquelle nous sommes créés⁸¹. » Cette indifférence spirituelle, qui a habité l'expérience chrétienne de nombreuses générations, est perçue aujourd'hui comme profondément négative. Pour mieux en saisir les dimensions positives, il peut être intéressant de bien comprendre la relation que l'homme « indifférent » entretient avec son Dieu et avec le réel de sa vie.
- **L'indifférent n'est pas un désabusé mais un amoureux de Dieu !** Le fondement de l'indifférence est la volonté de Dieu, c'est l'Essentiel de l'homme, la source profonde de son bonheur. En fonction de cela, la personne abandonnée aura une certaine indifférence pour ce qui n'est pas Dieu. Non pas qu'elle méprise les événements ou les personnes, mais, pour elle, le créé ne pourra jamais être mis sur le même pied que la volonté divine. Si la personne qui pratique l'abandon manifeste une certaine indifférence face à telle chose plutôt qu'à telle autre, ce n'est pas qu'elle ait perdu le goût des choses, mais elle a trop de goût pour l'Amour de Dieu et sa sainte volonté pour en être privée. L'indifférent est donc tout le contraire d'un désabusé, d'un cœur qui n'a plus goût à rien, c'est au contraire un amoureux ! Il n'a pas « lyophilisé » sa volonté et ses désirs, puisqu'en toutes circonstances il choisit d'accrocher son cœur au meilleur du bonheur : la volonté d'amour de Dieu⁸². « Combien je remercie Jésus de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre, avec un cœur comme le mien, je me serais laissée prendre et couper les ailes, alors comment aurais-je pu voler et me reposer ? Comment un cœur livré à l'affection des créatures peut-il s'unir intimement à Dieu ?... Je sens que cela n'est pas possible⁸³. »
- **Une certaine distance vis-à-vis de ce qui nous arrive.** La personne indifférente, selon le sens chrétien, perçoit très bien la consistance d'une réalité pénible ; elle en souffrira réellement, mais elle aura toujours une certaine distance vis-à-vis de la situation, car elle voit plus loin : l'amour de Dieu qui l'habite. L'événement, si douloureux soit-il, n'est pas le tout du réel ; il ne doit pas nous écraser puisque Dieu le porte avec nous, en nous. Monseigneur François-Xavier Nguyen Van Thuan partage cette expérience d'abandon indifférent, alors qu'il est emprisonné durant treize années dans l'enfer des prisons communistes vietnamiennes : « Quand les communistes m'embarquèrent au fond du navire Hâi-Phong avec 1500 autres prisonniers, et que nous sommes déportés vers le nord, en voyant le désespoir, la haine, le désir de vengeance sur les visages des détenus, je partage leur souffrance, mais tout de suite la même voix m'appelle : CHOISIR DIEU ET NON LES ŒUVRES DE DIEU, et je me dis : C'est vraiment ici, Seigneur, qu'est ma cathédrale, c'est ici qu'est le peuple de Dieu que tu m'as donné afin que j'en prenne soin. Je dois assurer la présence de Dieu au milieu de ces frères désespérés et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le mariage, alors que servir Dieu est la fin [...] Ils font de la fin un moyen et du moyen une fin » : SAINT IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, DDB/Bellarmin, n° 169.

⁸⁶ *Conseils et souvenirs*, OCL, 1952, par sœur Geneviève, p. 100.

⁸⁷ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Carnet jaune* 8.08.3.

⁸⁸ *Conseils et souvenirs*, OCL, 1952, par sœur Geneviève, p. 62.

⁸⁹ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Lettre* 76 à sœur Agnès de Jésus.

⁹⁰ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Carnet Jaune* 14.07.3.

⁹¹ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Conseils et souvenirs, Histoire d'une âme*, p. 261 – Cf. P. MARIE-EUGÈNE DE L'E.J., *o.c.d., Je veux voir Dieu*, p. 848.

⁹² THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit C*, 7v°.

⁹³ P. MARIE-EUGÈNE DE L'E.J., *o.c.d., Je veux voir Dieu*, Éd. du Carmel, 1988, p. 112.

⁹⁴ P. MARIE-EUGÈNE DE L'E.J., *o.c.d., Je veux voir Dieu*, Éd. du Carmel, 1988, p. 114.

⁹⁵ SAINT JEAN DE LA CROIX, *La nuit obscure*, Éd. du Cerf, l. II, ch. XVI, p. 1026.

⁹⁶ THÉRÈSE DE LISIEUX, *Manuscrit A*, 2v°.

⁹⁷ Sœur Marie de la Trinité à sœur Germaine, le 29.5.1917, cité par le Père P. DESCOUVEMONT, in *Une novice de sainte Thérèse*, Éd. du Cerf, 1986, p. 159.

À L'ÉCOLE DE THÉRÈSE, QUELQUES EXERCICES PRATIQUES D'ABANDON EN DIEU

Après avoir pris le temps de décomposer le réflexe d'abandon en trois temps, nous proposons maintenant de « passer aux travaux pratiques » ! À l'école de Thérèse, nous allons intégrer ce mouvement d'abandon à différents domaines importants de notre vie humaine et spirituelle : L'abandon en Dieu de ce que je suis, dans la prière, dans l'exercice de la charité fraternelle, au cœur des inquiétudes, dans ma vie de travail et de famille et enfin l'abandon dans la souffrance.

1. L'abandon de soi en Dieu

Cette parole de Thérèse, dans un courrier à l'abbé Bellière, résume bien ce que nous entendons par abandon de soi à Dieu : « Je suis la voie qu'Il me trace. Je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien et ce que Jésus daigne opérer en mon âme je le lui abandonne¹. » Nous pressentons dans quelle direction la sainte de Lisieux désire nous entraîner, mais pour vivre ce juste abandon de soi, il importe de déblayer le terrain.

1.1 Les fausses acceptations de soi

L'acceptation de soi n'est pas le refus défaitiste d'avancer. Mon histoire a pu connaître très tôt de la tôle froissée – un sentiment d'abandon, un rejet, un manque d'amour etc. – au point que des années après, dans certaines situations équivalentes, ma liberté intérieure en est encore paralysée. L'acceptation de soi n'a rien à voir avec le refus de guérir, de renaître : « Ça s'est passé comme ça, c'est sûr que je boite depuis, mais ce serait tellement compliqué et onéreux de

chercher à m'en sortir, que je préfère rester comme je suis ! » Thérèse de Lisieux, blessée très tôt par le décès de sa maman, n'a pas voulu subir toute sa vie cette blessure. Comme elle le confie, en racontant la grâce de guérison intérieure reçue dans la nuit de Noël 1886, elle travaillait volontairement depuis dix ans à poser des actes de vertu, visant à contrer sa nature blessée : « En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit, se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut². » Décidément, c'est une âme combative qui s'engage sur le chemin de la guérison confiante !

L'abandon de soi ne conduit pas non plus au laxisme. L'Écriture est déroutante à propos de la voie d'enfance : d'une part elle nous invite à entrer dans l'abandon avec la confiance de l'enfant, « si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18, 3) ; et d'autre part, elle exige de grands efforts pour gravir la montagne de la sainteté : « soyez saints, car moi, Yahvé votre Dieu, je suis Saint » (Lv 19, 2 ; Mt 5, 48). L'authentique abandon jongle avec la confiance sereine et la lutte contre les tendances et les péchés. Thérèse marie si bien ce paradoxe dans un de ses derniers entretiens : Mère Agnès de Jésus lui demande des explications sur la voie qu'elle désirait enseigner aux âmes, après sa mort ; voici la réponse de Thérèse : « Ma Mère, c'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon. [Voici le côté pile de l'abandon : la confiance de l'enfant]. Dans la foulée, elle ajoute : « Je veux leur enseigner les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses, c'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue³. » [Et voici le côté face de l'abandon, inséparable du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

18 août 1897, Mère Agnès, qui la félicitait pour sa patience, entend sa sœur lui répondre : « Je n'ai pas encore eu une minute de patience. Ce n'est pas ma patience à moi !... On se trompe toujours !²⁴ »

3.3 La charité, jusqu'à la « correction fraternelle »

L'amour authentique allie charité, vérité et liberté. C'est ainsi que la charité fraternelle peut et doit parfois aller jusqu'à la « correction fraternelle », laquelle ne doit pas être jugée comme un travers de la charité mais comme l'une de ses expressions²⁵. Thérèse nous offre une très belle application de l'abandon à Dieu à l'heure de la correction fraternelle. Entrée au Carmel à 15 ans, elle découvre une compagne de noviciat avec laquelle elle s'entend bien. Mais elle s'aperçoit assez rapidement que cette sœur, âgée de 8 ans de plus qu'elle, manifeste un attachement immodéré pour la supérieure, Mère Marie de Gonzague. Voyant ce défaut, la petite Thérèse se sent le devoir de le lui dire pour la gagner au Christ (Mt 18, 15) : « Ma chère petite compagne me charmait par son innocence, son caractère expansif, mais d'un autre côté, je m'étonnais de voir combien l'affection qu'elle avait pour vous était différente de la mienne. Il y avait aussi bien des choses dans sa conduite envers les sœurs que j'aurais désiré quelle changeât²⁶. »

- En désirant corriger cette sœur, Thérèse ne se dit surtout pas, « cela ne nous regarde pas », pour reprendre une répartie désormais célèbre d'un sketch des « Inconnus ». Mais, si la correction fraternelle est bien la volonté de Dieu, elle ne veut surtout pas enjamber le Saint-Esprit. Elle se met donc en état d'accueil de la volonté de Dieu qui jugera bon de l'heure de cette mise au point fraternelle avec la sœur en question : « Dès cette époque le bon Dieu me fit comprendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, auxquelles Il ne donne sa lumière que par degré, aussi je me gardais bien d'avancer son heure et j'attendais patiemment qu'il plaise à Jésus de la faire arriver²⁷. » Et, après plusieurs semaines, l'heure de Dieu semble arrivée : « Le Bon Dieu me fit sentir que le moment était venu et qu'il ne fallait plus craindre de parler²⁸ ». Cette précision de Thérèse est très profitable aux

personnes en charge d'éducation, et ce pour deux raisons : tout d'abord, cet exemple de Thérèse nous convainc, s'il en est encore besoin, que l'abandon en éducation n'a rien à voir avec un « laisser tout faire », la permissivité. Il s'agit de vivre « en Dieu » notre tâche éducative, jusque dans l'éventuel travail ingrat de rectification. D'autre part, nous allons souvent trop vite : nous voyons, nous jugeons et aussitôt nous agissons. Il nous faudrait avoir le réflexe d'insérer dans ce processus du « voir, juger, agir », l'appel à l'Esprit : « Esprit Saint, qu'est-ce que tu en penses ? Faut-il que j'intervienne, et si oui, dis-moi quand et comment ? » Appel à l'Esprit, et surtout disponibilité pour le laisser nous inspirer, car bien souvent dans un même mouvement, nous faisons les questions et les réponses sans que l'Esprit ait le temps de manifester sa volonté.

- Voici donc arrivée l'heure du partage fraternel. Thérèse se laisse alors remplir de l'Esprit, afin qu'il inspire à la fois les mots et l'attitude de cœur qui permettront à la sœur de ne pas être cassée mais plutôt touchée, au point de changer d'attitude : « Je suppliai le bon Dieu de me mettre à la bouche des paroles douces et convaincantes ou plutôt de PARLER LUI-MÊME PAR MOI. Jésus exauça ma prière, il permit que le résultat comble entièrement mon espérance [...] la pauvre petite sœur, en jetant les yeux sur moi, vit tout de suite que je n'étais plus la même ; elle s'assit à mes côtés en rougissant et moi appuyant sa tête sur mon cœur, je lui dis avec des larmes dans la voix tout ce que je pensais d'elle, mais avec des expressions si tendres, en lui témoignant une si grande affection que bientôt ses larmes se mêlèrent aux miennes. Elle convint avec beaucoup d'humilité que tout ce [que] je disais était vrai, me promit de commencer une nouvelle vie et me demanda comme une grâce de l'avertir toujours de ses fautes²⁹. »

La charité fraternelle à l'école de Thérèse est à la fois, la découverte d'un très grand mystère, et un véritable cadeau pour aimer au quotidien. Au lieu d'essayer d'aimer à la manière d'un bras de fer mené contre l'autre, contre soi et contre Dieu, on permet au mouvement même de l'Amour de reprendre son cours normal : consentir à être pauvre en amour ; se laisser remplir par l'amour de Dieu qui nous précède ; Le laisser aimer par nous, avec nous, en direction du prochain.

4. Vivre l'abandon dans les inquiétudes pour nos proches

S'inquiéter pour ceux qu'on aime, ses enfants, son conjoint, ses parents, ses paroissiens est tout à fait normal, cela révèle un amour attentionné. Mais si nous osons regarder de plus près, il

est très possible qu'à travers ces légitimes inquiétudes, se cache aussi un peu d'amour captatif, une certaine difficulté à se dessaisir de nos proches pour les confier à la Providence du Père.

Ce serait dommage de se priver de cette opération-vérité sous prétexte que nous allons devoir apprendre à aimer, à « élargir la tente de notre cœur » (Cf. Is 54, 2). À ce sujet, nous avons tous en mémoire ce méga-tube d'il y a quelques années, de Pascal Obispo, interprété par Florent Pagny : *Apprendre à aimer*. À l'époque, plusieurs paroissiens manifestèrent à leur curé, leur admiration pour les paroles, selon eux, « quasi évangéliques » de ce tube : « Cette chanson pourrait faire une belle trame pour une homélie du dimanche ou serait un beau chant de méditation ! », ajoutèrent-ils. Le dimanche suivant, il était justement question du commandement d'amour de Jésus. Dans sa prédication, le curé se propose de reprendre l'idée de nos paroissiens bien intentionnés : « Pour illustrer à quel point nous avons tous besoin “d'apprendre à aimer”, selon une chanson très appréciée, voici un exemple parmi d'autres. Nous sommes souvent persuadés que plus nous pleurons et plus nous nous inquiétons pour nos enfants, plus nous les aimons. C'est certainement vrai pour une part, mais cela peut aussi cacher un amour qui cherche à capter, qui a besoin d'être purifié, qui peine à faire confiance ! » Nos chers fans d'*Apprendre à aimer* n'ont-ils pas apprécié tous les points de conversion qu'impliquait un tel titre. Difficile pour un curé, de rivaliser avec la profondeur du *Top-50* !

Laissons de côté la chanson pour écouter la parole de Thérèse, très libérante pour tous ceux et celles qui entretiennent des inquiétudes vis-à-vis de leurs proches. Dans les derniers mois de sa vie, Thérèse raconte quelques souvenirs de parler avec sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

empêche de porter sur notre Seigneur le regard de l'âme, ne serait-ce qu'un instant, si vous ne pouvez faire plus ?⁵⁵ »

– N'accordez aucune importance à cette petite voix intérieure qui essaie de vous persuader : « De toute manière cet exercice ne sert à rien, il ne peut pas enlever de manière magique ta souffrance ! » Donnez-vous une réelle chance de pratiquer cet exercice, d'en goûter les fruits. En osant vous jeter à l'eau vous serez tout surpris d'avoir tenu le coup un instant, sans que votre difficulté vous submerge : « De moment en moment, on peut beaucoup supporter⁵⁶. » Le docteur Vittoz allait dans le même sens : « Il n'y a rien d'absolument insupportable dans le présent ! »

– Si vous avez pratiqué cet exercice sérieusement et sans tension, vous venez d'obtenir votre première victoire ! Si la confiance est toujours là, recommencez l'exercice le moment suivant jusqu'à ce que l'enchaînement des instants devienne des minutes. Attention à ne pas sortir de la présence du Christ en qui vous vivez cet abandon. Si cet exercice est pratiqué dans la foi, sans être obsédé par un mieux-être mais dans l'abandon amoureux et gratuit, cela en augmentera l'apaisement : « On trouve la joie quand on ne la cherche plus », enseignait Thérèse reprenant les paroles de Jean de la Croix. En nous abandonnant au Christ, nous expérimentons une forme de dérivation de notre souffrance, ce qui la rend moins mordante ; le Christ prend alors plus de place, la souffrance est psychologiquement mise à distance au point de se dégonfler en quelque sorte : « Profitons de notre unique moment de souffrance ! Ne voyons que chaque instant ! Un instant, c'est un trésor... un seul acte d'amour nous fera mieux connaître Jésus, il nous rapprochera de Lui pendant toute l'éternité⁵⁷. »

Il n'est surtout pas question d'ériger cet exercice d'abandon

dans l'instant en un procédé magique, il s'apparente plutôt à la dynamique des « actes anagogiques »⁵⁸, enseignés par saint Jean de la Croix. Il est encore moins question de nous considérer comme nuls si nous ne le comprenons pas, ou si nous n'y arrivons pas. En expliquant cet exercice pour petits, notre intention est tout simplement de ne pas priver les personnes souffrantes d'un tel trésor qui peut les aider puissamment à traverser une période douloureuse. Cette spiritualité de l'instant présent a en tout cas bien réussi à Thérèse malade, elle la propose maintenant en tant que Docteur aux âmes fatiguées et angoissées.

6.3.3 *Le temps de l'abandon*

- **Quand le danger est là, l'humilité de se blottir contre le cœur de Jésus !**

En septembre 1897, peu avant de mourir, Thérèse confie sa tactique en cas de panique dans la souffrance : « J'ai peur d'avoir eu peur de la mort... Mais je n'ai pas peur d'après bien sûr... c'est la première fois que j'ai éprouvé cela, mais je me suis tout de suite abandonnée au Bon Dieu⁵⁹. » Nous pourrions considérer cette attitude comme une fuite ou une lâcheté, alors qu'il s'agit au contraire de la posture la plus réaliste qui soit dans le combat : fragiles et faibles devant le danger, ayons l'humilité de nous jeter dans les bras du Fort ! Thérèse adoptera la même stratégie lors de ses tentations terribles contre la foi, sur la fin de sa vie : « Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. À chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mes ennemis viennent me provoquer, je me conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mes adversaires sans daigner les regarder en face, mais je cours vers mon Jésus⁶⁰. » Croyons bien que Thérèse n'exagère pas et ne fait pas de fausse humilité lorsqu'elle confesse qu'elle se sent pauvre, petite,

impuissante : c'est réellement son expérience.

- L'abandon source de paix

La personne consent à s'abandonner, sans exiger de tout comprendre à ce qui lui arrive, sans faire de chantage en direction de Dieu : « Le Bon Dieu veut que je m'abandonne comme un petit enfant qui ne s'inquiète pas de ce que l'on fera de lui⁶¹. » La remise de soi sera accompagnée d'une certaine paix qui gagnera toute la personne : essayons d'en dire davantage à propos de ce fruit de l'abandon. Cette paix a tout d'abord une dimension humaine : n'oublions pas que le refus du réel « pompe » puissamment notre énergie, il épuise ; à l'inverse, le lâcher prise, l'acceptation du réel apporte une détente profonde, presque régénérante. Par ailleurs, si la personne vit cet abandon théologiquement, dans le Seigneur, s'ajoutera une paix dite spirituelle, qui porte la signature de l'Esprit : « C'est ma paix que je vous donne, je ne vous la donne pas comme le monde la donne » (Jn 14, 27).

Pour éviter des souffrances inutiles, des illusions, il est bon de débusquer le piège suivant. Si nous avons déjà expérimenté une certaine paix par un acte d'abandon, à la prochaine difficulté nous pourrions être traversés de la pensée suivante : « Je me suis abandonné une fois et j'ai connu une grande paix. Donc je rejoue la même technique et ce sera le même jackpot ! » La paix spirituelle est un pur don de Dieu, jamais un dû tombant automatiquement d'un distributeur automatique. Dieu veut que nous goûtions sa paix, mais son désir est plus grand encore de nous voir aimer d'un amour oblatif qui ne cherche pas son intérêt. C'est ainsi qu'à certaines heures douloureuses, nous aurons beau nous abandonner, les sentiments de paix déjà expérimentés ne seront pas au rendez-vous. Dieu peut permettre que nous demeurions sans force, sans consolation, pour que nous « sentions intérieurement qu'il ne dépend pas de nous de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 2.2 Accueillir les émotions négatives qui peuvent me traverser suite à l'événement
- 2.3 Accueillir le sentiment d'impuissance, de petitesse face à la situation
- 2.4 Accueillir mon désir de m'abandonner
- 3. Deuxième phase du mouvement d'abandon : FAIRE CONFIANCE
 - 3.1 La puissance de notre confiance
 - 3.2 « On n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu si PUISSANT... »
 - 3.3 « On n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu si MISÉRICORDIEUX »
- 4. Troisième phase du mouvement d'abandon : S'ABANDONNER
 - 4.1 La peur de s'abandonner
 - 4.2 S'abandonner, c'est entrer dans « l'indifférence amoureuse »
 - 4.3 L'art de durer dans l'abandon

À l'école de Thérèse, quelques exercices pratiques d'abandon en Dieu

- 1. L'abandon de soi en Dieu
 - 1.1 Les fausses acceptations de soi
 - 1.2 Pourquoi l'acceptation de soi est-elle difficile ?
 - 1.3 Comment vivre une juste acceptation de soi ?
- 2. Vivre l'abandon dans la prière
 - 2.1 « Abandonner » notre prière
 - 2.2 « S'abandonner » dans notre prière
- 3. Vivre l'abandon en Dieu au cœur de la charité fraternelle
 - 3.1 L'amour fraternel est une participation à l'Amour même de Dieu
 - 3.2 Aimer, c'est s'abandonner activement à l'amour de Dieu en

nous

3.3 La charité, jusqu'à la « correction fraternelle »

4. Vivre l'abandon dans les inquiétudes pour nos proches

4.1 Pas de précipitation

4.2 Consentir à une certaine incapacité à consoler

4.3 « Déposer » nos proches dans la main du Père

5. Vivre l'abandon dans le travail

6. Vivre l'abandon dans la souffrance

6.1 Ce que l'abandon dans la croix n'est pas

6.2 La souffrance refusée fait davantage souffrir !

6.3 Entrer dans l'abandon au cœur de la souffrance

Conclusion

Acte d'offrande de Thérèse de Lisieux à l'amour de Dieu

DANS LA MÊME COLLECTION

AAVV, « *marchons ensemble, Seigneur !* », *Femmes à la suite du Christ au Carmel*, 224 pages.

AAVV, *Élisabeth de la Trinité, fascinée par Dieu, proche de tous. Actes du colloque de Dijon 2006*, 168 pages.

Tomás ÁLVAREZ, *Sur le chemin de perfection avec Thérèse d'Avila*, 306 pages.

Tomás ÁLVAREZ, *Entrer dans le Château Intérieur avec Thérèse d'Avila*, 336 pages.

ANNE DE JÉSUS, *Écrits et documents*, 600 pages.

Joseph BAUDRY, « *l'Amour quand il est grand...* », *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, 496 pages.

Philippe BONNICHON, *madame Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, 208 pages.

SOEUR GIOVANNA DELLA CROCE, *l'Enfant Jésus au Carmel, Histoire et spiritualité*, 272 pages.

Baldomero JIMÉNEZ DUQUE, *Jean d'Avila — le Saint Curé d'Espagne*, 192 pages.

Baldomero JIMÉNEZ DUQUE, *Vie mystique de mère maravillas de Jésus. Son âme d'après ses lettres intimes*, 272 pages.

LOUISE DE LA MISÉRICORDE, *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, 168 pages.

Jean-Yves MARCHAND, *l'union d'amour à Dieu avec Jean de la Croix*, 112 pages.

PROVINCE DE PARIS DE L'ORDRE DES CARMES DÉCHAUX, « *Tenir haut l'esprit*

» — *Père Jacques de Jésus*, 256 pages.

Emmanuel RENAULT, *L'influence de sainte Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*, 208 pages.

Antonio Maria SICARI, *laïcs et conseils évangéliques. Jésus nous a appelés ses amis*, 176 pages.

Dominique STERCKX, *la Règle du Carmel, Structure et esprit, Parole de vie pour aujourd'hui*, 464 pages.

Peggy WILKINSON, *Trouver le mystique qui est en vous. le Carmel pour tous aujourd'hui*, 224 pages.